

Quilombos et palenques



De manière générale, *quilombo* et *palenques* font état d'une même réalité. Ils désignent dans le Nouveau Monde, les communautés de fugitifs qu'on appelle *cimarrones* en espagnol lorsqu'ils désignent d'anciens esclaves. Cette dénomination est d'ailleurs à l'origine de l'expression française : « nègre marron ». Au Brésil, c'est en 1575 que l'on mentionne le 1^{er} « *mocambo* » (du terme *mu-kambo* qui signifie *terrier* en ambundu, idiome de la famille des langues bantoues) et ce n'est qu'au début du XVII^{ème} siècle que l'on commence à parler de « *quilombos* » dans la région du Minas. On utilise dès lors plutôt *quilombo* ou *mocambo* lorsque ces communautés se trouvent sur les terres administrées par le Portugal et *palenques* lorsqu'elles sont situées sur celles de la couronne d'Espagne. On y parle par conséquent le *palenquero* un mélange de langues vernaculaires. Indiens et cimarrones et s'y retrouvaient pour s'y protéger dans une lutte parfois commune contre les colons, mais également tout ce que la société de l'époque pouvait produire d'exclus et autres individus ne trouvant pas leur place dans le système social de l'époque, ce qui finissait à la longue par former des communautés relativement conséquentes. Ainsi, en actuelle Colombie par exemple, au fil des ans on a dénombré jusqu'à vingt mille palenqueros regroupés en plusieurs villages dont au moins quatre étaient efficacement fortifiés, chacun y ayant son fonctionnement politique, souvent un roi librement choisi l'administrant avec sa cour et son clergé.

Des organisations politiques autonomes

Les autorités européennes aiment à donner une vision hiérarchisée de l'organisation sociale de ces communautés avec un chef, un roi ou « caudillo » secondé par ses généraux. Il faut dire que les chroniqueurs de l'époque, la plupart soldat ou prélat, sont peu versés en anthropologie ou en sociologie et ont bien du mal à concevoir un ordre social différent du leur. Notons que c'est précisément sur ce modèle et à cette condition que la couronne d'Espagne affranchira certaines communautés. De plus, craignant toujours que l'esprit de rébellion contre l'ordre établi ne se propage dans les propriétés esclavagistes ou dans les agglomérations, les autorités prennent toujours soin de présenter ces lieux d'émancipation sous les aspects les plus sauvages et primitifs. On a écrit par exemple que la reine Leonor buvait le sang de ses victimes. Ainsi, les descriptions sociales qui parviennent jusqu'à nous ne sont pas neutres. Ce que l'on peut en retirer cependant, c'est qu'elles témoignent d'un mélange propre à chaque lieu où s'entremêlent des systèmes sociaux indiens, africains et européens. Si les 1^{ers} insurgés tentent de renouer avec une organisation sociale héritée des modèles ancestraux africains (roi et griots), n'oublions pas qu'à partir de la 2^{de} génération, les enfants noirs nés sur le continent - ceux qu'on appelle « créoles » - n'ont connu d'autre modèle éducatif que celui des propriétaires de leurs parents. Il n'y a ainsi rien d'étonnant à ce que le système dominant marque très fortement l'organisation sociale de ces fugitifs, entre autre au travers de la religion. C'est d'ailleurs par ce biais que des accords seront signés, l'Inquisition et l'administration trouvant là l'occasion de s'assurer la soumission de ces âmes rebelles.

Des organisations sociales de subsistances

Ces **quilombo** et **palenques** devaient faire face en permanence à deux situations d'urgence : l'autodéfense pour ne pas retomber sous la domination coloniales et la subsistance alimentaire. Ils étaient généralement défendus par des palissades et des pièges cachés. Mais certains, nous l'avons vu, avaient des systèmes de défense bien plus solides contre lesquels, les armées coloniales se sont souvent cassées les dents. On y cultivait de manière individuelle et pour l'usage de la famille (c'est ce qu'on rapporte pour le cas de Tabacal) le maïs, l'igname, le haricot, quelques variétés de pommes de terre, la banane et parfois le riz, la calebasse et le coton. On y élevait aussi quelques petits animaux, notamment des poules. Mais cela ne suffisait ordinairement pas à l'autosuffisance malgré les compléments alimentaires apportés par la chasse et la pêche.

Les liens entre les esclaves et les fugitifs

Les palenqueros restaient donc souvent en contact avec les esclaves des villes et des plantations. Outre le fait que les fugitifs laissaient souvent des parents sous le joug esclavagiste, les contacts étaient fréquents pour obtenir non seulement des informations sur les intentions répressives des colons mais aussi pour se procurer ce qu'ils ne trouvaient pas dans la forêt comme des outils ou des armes qu'ils échangeaient contre les couvertures ou les tissus qu'ils confectionnaient en coton ou encore contre l'or qu'ils ramassaient dans les rivières. Les attaques de voyageurs, villages, haciendas ou villes étaient aussi relativement fréquentes, sans oublier la capture des femmes, noires, blanches ou indiennes, bref toute une série d'activités parasites qui caractérise les groupes sociaux qui n'ont pas leur place dans un système économique. C'est ce qui explique à la fois l'hostilité des indiens à l'égard de certaines de ces communautés, et le fait qu'à la longue leurs activités prédatrices ajoutées aux moyens répressifs qu'il fallait mettre en oeuvre pour les en empêcher finissaient par coûter si chère aux coffres de la colonie qu'il valait mieux finalement concéder la liberté aux rebelles et s'assurer leur alliance.

Comment on voit que toujours, la lutte paie

Ainsi, le palenque de Santa Marta semble être le premier à avoir passé un accord avec les autorités espagnoles en 1679. Cet accord est motivé par une demande religieuse des palenqueros qui demandent à bénéficier d'une église dans leur village. Leur requête est bien évidemment soutenue par l'Inquisition et bientôt par les autorités politiques qui voient là l'aubaine de mettre fin à une coûteuse répression. Par la suite, d'autres communautés arracheront leur autonomie des mains de la couronne qui leur concèdera des terres (San Basilio, San Lorenzo) et la possibilité de choisir leur chef (rois ou gouverneurs, mais aussi maires et chef des « gens d'armes ») et de rendre la justice, (par le choix d'un juge - pas forcément élu, il peut très bien être nommé par l'autorité de la communauté) mais à la condition expresse que celles-ci n'accueillent dorénavant ni d'autres fugitifs, ni de blancs à part le curé (comme à San Basilio).

On voit donc par ces exemples comment pouvait se négocier la paix sociale. C'est par le nombre et le fait que le coup de la répression devenait trop élevé que les autorités ont finalement décidé, sous le couvert de la religion, d'accorder leur liberté à ces rebelles. On voit aussi la limite des revendications de ces derniers qui n'envisageaient guère leur libération en dehors de leur groupe sans s'inscrire dans une perspective globale qui eut pu unir toutes les communautés. C'était d'ailleurs ce qui allait causer la perte de tous les palenques qui n'avaient pas signé de traité de paix avec les représentants du roi d'Espagne car ils furent décimés au cours de la dernière décennie du XVII^{ème} siècle par une offensive des colons et des autorités décidés à en finir avec le marronage. Pour financer leur campagne, ils avaient ainsi fixé un impôt par tête que devaient payer tout acquéreur au moment du débarquement des esclaves mais aussi les propriétaires ayant enrôlé indiens et métisses. A cela, il ne faut pas oublier d'ajouter la solde des hommes de la Santa Hermandad, ce corps constitué pour mener des expéditions répressives dans les forêts et les montagnes où se réfugiaient les palenqueros. Notons pour finir que plusieurs palenqueros se sont fait pendre malgré trêves et traités de paix passés avec les autorités. Diviser pour mieux régner a toujours été l'adage des tyrans et oppresseurs.

Quelques noms d'esclaves connus pour avoir mené des révoltes ou dirigé des palenques

Autour de 1549, Bayano fuit la ville de Panama et se réfugie dans les montagnes avec ses compagnons qui le couronnent roi. De la 1^{ère} expédition punitive, il ne revient que 4 soldats ; il se rend finalement et il est laissé en liberté pourvu qu'il ne s'échappe plus, mais il se rebelle à nouveau et une nouvelle fois capturé, on l'envoie en Espagne.

Benkos Biojo (ou Biho), originaire de Guinée, « Rey de Matuna », c'est-à-dire du Palenque de la « cienaga de la Matuna », pendu (malgré le traité de paix) le 16 mars 1621 l'un des seuls à porter un nom africain.

Domingo Congo à qui on attribue la fondation du palenque San Miguel.

Fransisco Ararà qui commandait les forces du palenque de Matuderé jusqu'à sa chute à la fin du XVII^{ème}.

Domingo Criollo (ou Domingo Padilla), seigneur des palenques de la sierra Maria, pendu (malgré le traité de paix) et dont le corps fut coupé en morceaux et les membres exposés sur les chemins, le 10 mai 1693. Maria del Carmen Borrego Plà lui attribue le commandement des palenques Magdalena situés sur la rive aujourd'hui colombienne du fleuve du même nom et de ceux de la sierra de Maria, soit environ 600 personnes.

La reine « Leonor » reine du palenque Limon autour de 1630 et Fransisco de Anaya commandant les troupes. On remarque ici qu'une femme a le même statut qu'un homme en dirigeant un palenque. Par ailleurs, on sait que se pratiquait la polygamie comme la polyandrie dans ces communautés.

Sebastian Congo, au palenque de Polin ; contemporain et soumis au palenque de Limon. Comme quoi les modèles des dominants n'empêchaient pas ceux qui s'en libéraient de les faire perdurer...

Fransisco du palenque Tapia, dans la province de Mompoix autour des années 1640.

Diego Luis Cordoba, dans la région de Negua en 1688.

Pedro Mina, chef de guerre du palenque San Miguel jusqu'aux alentours de 1695. Un de ses successeurs portera le nom de Nicolàs de Santa Rosa au moment de la signature du traité de paix établissant la communauté de San Basilio.

Luis Garcia en 1727, dans le Darien (près de Santa Cruz de Cana).

Jeronimo en 1732, dans le Patia.

Alejo Carpentier cite en vrac et sans les situer précisément ni dans le temps, ni dans l'espace :

- El Negro Miguel dans les mines de Buria, au Venezuela avec sa femme la Negra Guiomar
- Macandal (un manchot) en Haïti
- Zan-Zan, Boston et Araby à Surinam
- Boucman dans les « bois Caïman) de Saint-Domingue

Il y aurait aussi le roi Jermes en Guyane ou Surinam actuels, Sofonias Yacup mais aussi des tas d'inconnus.

Quelques événements peu connus de l'histoire des luttes contre la société coloniale

On considère en général que la 1^{ère} insurrection d'esclave a lieu (en territoire espagnol) en décembre 1522 à la Hispaniola - 40 esclaves travaillant dans l'entreprise sucrière de l'Amirale Diego Colon tuent 9 blancs la nuit de Noël.

Au Mexique, c'est en septembre 1537 que des « ladinos » venus des Antilles décident une nuit de tuer tous les blancs et de vivre en toute indépendance. A Santa Marta, 5 ans après sa construction, la ville est détruite en 1530 par une révolte d'esclaves qui sera réactivée en 1550.

A Panama, c'est à partir de 1533 qu'on signale des fuites et soulèvement d'esclaves, suivis d'attaques des convois qui traversent l'isthme du Pacifique vers la mer des Caraïbes qui culmineront en 1793 avec l'alliance avec le pirate anglais F.Drake et le sac de Panama.

Autour de Santiago de Tolu vers 1540, un groupe d'esclaves des mines de la juridiction de Cartagène (actuel Venezuela) attaque le village de Tafeme emmenant 2 à 3 centaines d'indiens.

Régulièrement et jusqu'en 1598, près de 4 milliers d'esclaves des mines d'or de Zaragoza se soulèvent, il faudra attendre l'année suivante pour que la troupe espagnole réoccupent la mine. Tous les prisonniers sont mis à mort.

En 1533, le Vice-Roi du Mexique met sur pied une milice civile chargée de contrôler la population esclave des campagnes et de capturer les cimarrons : la Santa Hermandad.

Jusqu'en 1560, des esclaves fugitifs des mines de Guanajuato s'allient aux indiens Chichimèques pour lutter contre les esclavagistes envahisseurs.

Dans les années 1600, à nouveau au Mexique, un africain de la « 1^{ère} génération » (né en Afrique) appelé Yanga (ou Ñanga) de la nation Bran, est élu roi dans d'un village d'une 60 soixantaine de personnes constitué de huttes dans les montagnes autour de Veracruz. Il réussit à conclure avec le capitaine Pedro Gonzalo de Herrera commandant les forces espagnoles, un accord stipulant que Yanga serait nommé gouverneur de son peuple libre, que seuls les missionnaires franciscains auraient

droit de regard sur le village et que les insurgés postérieurs à septembre 1608 seraient remis(e)s à leurs anciens propriétaires. Yanga devait aider les espagnoles dans leurs chasses à tous nouveaux fugitifs. Ce 1^{er} village libre semble se faire officiellement baptisé San Lorenzo en 1612. La même année, à Mexico, 36 personnes furent pendu(e)s (il y avait 7 femmes) par crainte d'une révolte d'esclaves. On mentionne également la présence de nègres marrons dans la province de Tocaiman autour de 1690.

C'est incontestablement la Jamaïque qui détient le record des rebellions d'esclaves qui s'explique peut-être par l'exploitation sauvage à laquelle les colons les soumettaient. En 1739, les autorités signent un traité de paix avec le roi Cudjoe (un bossu) leur octroyant la propriété des terres autour de leurs villages (1500 acres) contre leur alliance

Mais comme on l'a déjà vu, les cimarrones ne sont pas les seuls à lutter contre les colons : en 1688, les aborigènes de Lloro se révoltent et proclament leurs propres chefs, en 1719, 1727, 1734, 1754 et 1816, ce sont ceux du Darien qui se soulèvent contre les évangélisateurs, en 1728, les esclaves de Tado, en 1758 dans le Bajo Atrato, de 1782 à 1786 à Concepcion et Mandinga dans le Caiman,

Quelques palenques localisés au cours de l'histoire

On connaissait au Venezuela des palenques dans les Sierra de Maria (Matuderé ou Matuna (au sud de la ville de Tolù) ou San Basilio une fois installé sur les terres concédées par la couronne d'Espagne près de Gambote), de Tabacales (Tubarco), de Mahates, Usiacuri (toutes les 4 dans la province de Cartagena), mais aussi dans les province de Mompox, Antioquia, Santa Marta (la Magdalena - finalement chassé par les indiens Chimilas), de Maria (Limon, Polin, Sanaguare), dans la province de Mompox (Tapia et un autre situé dans « la quebrada de la hondilla au lieu dit El Platanal ») et Panama.

Maria del Carmen Borrego Plà établit la liste suivante des palenques établis dans la région de Cartagena au cours du XVII^{ème} :

- au nord, dans la sierra de Luruaco, ceux de Betancur et Matuderé (ou Tabacal), Usiacuri, sans oublier celui de Matuna, dans la cienaga du même nom. Sur l'autre rive du fleuve Magdalena, se trouvaient les palenques de la Magdalena (dont Roberto Arrazola mentionne l'existence depuis 1631), Tapia, Guaimaral, Ganbanga et Mina.

- au centre, dans la sierra de Maria, Polin, Limon, Arenal (originellement dénommé Domingo Angola, du nom « africanisé » qu'on donnait aussi à Domingo Criollo) et San Miguel, environ 200 personnes chacun, Duanga (ou Luanga distant de 7 lieues du précédent), Maria Angola, Joyanca, Maria Embuyla, Sanagual, Sanaguare, Manuel Mula (ou Embuyla) et Arroyo Piñuela

- au sud, dans la sierra de San Lucas, ceux de Norosi et Cimarron, environ 300 personnes en tout. Près de Zaragoza, celui de Remedios et plus au sud encore, ceux de Tena et Tocaima. En amont de la rivière Cauca, le palenque de Cali et dans la vallée de patia, celui de Mataredonda.

A Cuba, Ana Cairo recense les palenques suivants (d'Ouest en Est de l'île) : San Marcos, El Cuzco, Bahia Hondo, Meriel, San Diego, Batebano, Guatao, Guanamar, Loma Pelada, Cabañasa Cajio, El Brujo, Cienaga de Zapata, Montes de Oro, Corral Nuevo, Bartolino, Cayo Toro, Cayo Verde, Cayo de los negros, Trinidad, Cienfuegos, Potrerillo, Los Nuaves, Yagueramos, Aguadores, Mayari, Tiguabes Moa, Sevilla, Baracoa, Bumba Sigua, Sagua de Tanamo, Rio Seco Beyamo.

Les Guyanes et Surinam sont un lieu de floraison de quilombos au cours des XVII et XVII^{ème} siècle, car l'alternance des domination portugaises, françaises et hollandaises avec leurs différents systèmes juridiques présentaient une situation propice aux marronage et ont donné lieu à de nombreux accords de paix (en particulier avec le roi Jermes. On les appelait les « noirs de la forêt » et d'après Richard Price (in « guiana maroons », éd. The John Hopkins University Press, 1976), ils avaient commencé à élaborer un embryon de langue créole à partir de l'anglais et de système religieux qui leur était propre.

Le plus célèbre des quilombos reste quand même celui de Palmares pour avoir duré le plus longtemps, du début des années 1600 jusqu'en 1694 (soit 9 décennies) et pour avoir accueilli le plus grand nombre de fugitifs (on lui compte jusqu'à vingt mille habitants). Il se trouvait dans la région de l'Alagoas, près de Pernambuco (aujourd'hui, Recife, au Brésil). Son 1^{er} roi s'appelait Ganga-Zumba dont le frère, Ganga-Zona commandait l'arsenal et le neveu, Zambi, l'armée.

Conclusion

A partir de ce que l'on connaît de ces communautés libres -n'oublions pas que leur histoire a depuis le début été écrite par leurs ennemis- il est évident qu'elles sont loin de constituer un idéal ou un modèle social. Le quilombo ou palenque n'en en reste pas moins, comme le furent les bases pirates un peu plus tard, des sortes de Zone d'Autonomie Temporaire, pour reprendre la terminologie d'Hakim Bay, et quoi qu'il en soit, ils restent un symbole d'insoumission, d'hommes et de femmes s'insurgeant contre des conditions de vie qui les broient pour tenter à leur façon de s'émanciper et d'organiser une existence qui leur convient mieux. C'est précisément en ce sens et pour faire perdurer cette idée d'îlot ou se met en place une alternative au système du travail et de l'argent, que nous avons décidé d'ainsi baptiser notre combo...

Pascal



Bibliographie d'où sont tirées ces notes

El arbol brujo de la libertad, Manuel Zapata Olivella

Cimarrones y Palenques en el siglo XVII, Maria Cristina Navarrete

Roberto Arrazola : Palenque primer pueblo libre de America, Bogota, Todo Impresores, 1986

Maria del Carmen Borrego Plà : Palenques de negros en Cartagena de Indias a fines del siglo XVII, Sevilla, 1973

Bembé para cimarrones, Ana Cairo, Richard Price (in « Guiana maroons », éd. The John Hopkins University Press, 1976)

Voir aussi le lien "Quilombo, Cimarron, Quesako ?" sur le site de l'émission radio *Eskale Quilombo* : <http://eskalequilombo.free.fr/>